

KISSEL MAMBOKO Shin



CHIBONE

Shin Kissel Mamboko

Çhibone

© Shin Kissel Mamboko, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4172-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Donnez-moi un rêve où vivre parce que la réalité
est en train de me tuer »*

Jim morrison

PRÉFACE

La tristesse. Dans quelle langue ce sentiment s'exprime-t-il le mieux ? (Tristesse, Sadness, Tristezza, Verdriet, Traurigkeit, Üzüntü, Huzuni...) En français ? En swahili ? En allemande ? Ou dans cette langue qui ne connaît aucune barrière, celle des gestes, des cris, des soupirs et des larmes ? Les mots peuvent-ils rendre justice à ce sentiment que nous avons tous connue à un moment ou à un autre de notre vie ?

Les souffrances du jeune Werther, René, Vingt-quatre heures de la vie d'une femme, Le livre de l'intranquillité, L'ami retrouvé... De Goethe à Pessoa, de Zweig à Chateaubriand, autant de livres pour nous faire pleurer. Il était une fois l'Amérique, La ligne verte, Nos étoiles contraires, Million Dollar Baby, Titanic, Le temps d'un automne, Reviens-moi... Des films à l'eau de rose aux films d'auteurs, autant d'œuvres pour nous arracher les larmes. The Sound of silence, Nothing Compares 2 U, End of the road, Orly... La chanson triste entre sans effort par l'oreille et trouve aisément le chemin du cœur. Les enfants ne sont pas en reste, Bambi, Vice versa, Là-haut... Dès le plus jeune âge, ils constatent la place qu'occupe ce sentiment dans notre imaginaire, dans nos civilisations. Ils la trouvent partout, dans les tableaux, dans la musique, dans les livres, dans les films.

La tristesse, la peine, la mélancolie, le spleen, le chagrin, le déchirement, l'affliction, le cafard, le chagrin... Camaïeu de gris. Autant de mots pour saisir toutes les teneurs, toutes les variations, toutes les nuances, de cette petite bête aux dents acérés qui nous ronge le cœur.

Et si la tristesse était partout autour de nous parce que personne ne veut la vivre tout seul ? Et s'il était de notre devoir de prendre un peu de la souffrance du monde, de porter un peu de ce lourd fardeau sur les épaules d'Atlas, de segmenter la douleur pour la rendre supportable ?

Ce recueil est un partage supplémentaire de la douleur d'autrui. Çhibone, « Partager sa douleur ». Ces histoires ont vocation à être partagées. Histoire de vie, histoire des hommes, histoire d'amour, le vecteur par excellence de la joie mais aussi et surtout de la tristesse dans sa dimension la plus profonde et la plus marquante. Prends ta part cher lecteur pour maintenir l'équilibre du monde.

Patrick Kasongo

PROLOGUE

Un soir, une fille X qui prenait un taxi-bus, vit un véhicule à vive allure finir sa course dans le sien... L'événement s'est passé si rapidement, sans comprendre comment et qu'est-ce qui s'était passé. Elle se retrouvait hors du bus avec une foule qui secouait certains passagers. Chancelant sur ses pas, elle avait un flou visuel qui ne lui permit pas de bien voir ce qui se passait. Le seul réflexe qu'elle eût, était de prendre un taxi-moto express vers la maison, trop risquant pour une rescapée !

L'adrénaline et la peur lui empêchèrent tout de suite de s'apercevoir qu'elle était blessée. Ce n'est qu'après son arrivée à la maison, toute tremblante, qu'elle ressentit cette douleur. Elle se fit un pansement, pour arrêter les saignements. Quelques jours après, elle apprit du journal qu'elle était la seule survivante de cette tragédie.

Dès que nous atteignons la puberté, du début à la fin de notre fleur de la jeunesse, où les émotions, les sensations prennent vie comme de façon inattendue, nous sommes comme cette fille X qui prend un bus vers une direction. Loloma, voilà le nom de notre taxi-bus. À côté de celui-ci des épreuves perçues différemment par chaque passager peuvent surgir et chambouler nos allures sentimentales.

Malheureusement nous ne survivons toujours pas à ces horribles événements. Nombreux y laissent la vie, en revanche peu survivent, mais à quel prix ? Blessures et cicatrices, qui nous rappelleront continuellement par quoi nous sommes passés.

Et pour ceux qui ne connaissent pas d'accident, ils arrivent à destination avec des tas de maux,... parce que le chemin de l'amour n'est pas toujours aplani.



De nos jours comme depuis toujours, le mal n'épargne personne. Certains l'appelleront « la destinée ou que sais-je encore » mais comme c'est triste qu'une malheureuse destinée frappe même celle qui est attachée à Dieu.

Dans notre vie nous avons des décisions que nous prenons, quand elles ne sont pas muries celles-ci peuvent nous conduire à un cataclysme ! Est-ce de l'imprudence ? Un manque de discernement ?

*En l'espace de Dix petites secondes, **Keren** avait compris que son mari Nawej venait de mettre fin à ses jours sans pour autant tenir à ce coup de poignard.*

KEREN âgée de 20 ans, vivait dans la contrée des mines, une région riche de terre, paradis sur terre, naturellement jolie où baignait l'air frais. De cette nature harmonieuse, des couleurs resplendissantes, l'immensité du créateur était palpable. Elle savourait chaque moment comme précieux car très tôt au bulletin information, il y avait toujours ce flash info sur la nation qui parlait de la situation du pays. Comme on le disait par ici : *le pays va mal*.

Elle était une choriste dans la paroisse Christ sauveur, dirigeait la chorale « la mélodie des Anges », une chorale interfacultaire, la plus grande de la paroisse. On y trouvait des étudiants de toutes les facultés car Christ sauveur était une paroisse de la cité universitaire. Les jeunes étudiants affluaient de part et d'autre pour assister aux cultes du dimanche. De la première messe à la dernière, la paroisse était bordée des gens. C'est dans une ambiance chaleureuse que les cultes se déroulaient.

La majorité des chantres étaient à la fleur de la jeunesse. En vue de limiter certaines tendances et éviter toutes conduites immorales ou relations entre les chantres, le curé de la paroisse avait décidé d'interdire toutes formes de relations amoureuses et pour ceux qui le feraient, ils devraient être renvoyés de la chorale.

Keren était d'une famille de trois enfants dont elle était la benjamine ; son père Mangala était un cultivateur et sa mère Inès, une vendeuse de légumes au grand marché. Elle vendait le produit de champ labourait par son mari, et tenant compte des saisons et des périodes, ils cultivaient et vendaient divers légumes. Le rendement n'était pas si énorme, mais pouvait aider à nourrir leur maisonnée et payer les frais d'études des enfants. Ainsi donc, avec leurs petites revenus, l'aîné de la famille, Kevin finit l'université environ trois ans passés, le deuxième, Graham faisait la troisième année hospitalière, et Keren quant à elle, venait de finir ses études humanitaires en section commerciale, et comme l'argent que ses parents trouvaient ne pouvait pas permettre de payer les frais de son frère et les siens, elle fut, à la demande des parents, obligée de chômer et d'attendre que son grand frère termine ses études universitaires, pour pouvoir faire les siennes plus tard.

Elle passait donc la plupart de ses journées au marché avec sa mère, et quand celle-ci décidait d'accompagner son mari au champ, Keren allait vendre au marché. C'était le gagne-pain de la famille, elle y trouvait du plaisir, elle ne s'en plaignait jamais. Avec le peu d'argent qu'elle se faisait de ses économies, elle réussit à se trouver des habits convenables, modestes. Ce qui faisait d'elle une

filles propres malgré les moyens limités. Toujours aussi bien parfumé avec son parfum à base de myrtes qu'elle réussit à se procurer à 2000. Elle l'utilisait toujours avec minutie. Voilà pourquoi, ça prenait plus de temps pour s'épuiser.

Chaque lundi, mercredi et samedi avait lieu de séances de répétition avec toute la chorale à 16h et certains jours, pour des réunions en urgence du comité. Toujours à l'heure évitant ainsi toute punition lors de répétition ; elle était un exemple de ponctualité, de douceur, de bienveillance.

À 20 kilomètres de sa région se vit un bain de sang, des tueries perpétrées par des assaillants, envahisseurs, rebelles armés qui venaient pour exploiter les gisements miniers de la région. Et pour l'exploiter, ces envahisseurs tuaient à coup de balle, massacraient la population, cernaient la région, des déplacements massifs de la population vers d'autres régions. Le calme était loin de leurs quotidiens, certains avaient perdu mère, père ; des enfants se séparaient ou étaient arrachés de leurs mères. Pleurs et lamentations étaient leurs quotidiens. De part et d'autres, des cadavres jonchaient le sol sans personne pour s'en occuper. Abandonnés ainsi à la nature, les charognards venaient s'en occuper. Et les restes, après des jours de putréfaction, retournaient à la poussière.

La situation de cette région était télévisée 24h/24 sur certaines chaînes de télévision qui trouvaient réfléchi de critiquer le régime en place. La situation était si inquiétante que toute la population avait cet air de tristesse, toutes les régions voisines vivaient dans la crainte de voir ses assaillants débarquer un jour chez eux.

Mangala avait réussi à se procurer un petit téléviseur auprès de l'un de ses amis qui s'en débarrassait. Avec une antenne fabriquée de manière artisanale, il recevait l'information locale. Ce soir-là, Keren était assise devant le téléviseur, prêt de sa mère, d'un air triste elle regardait la diffusion de la situation de la région qui n'était pas si loin de la sienne. Frappée par toutes ses horreurs, elle se retourna et demanda à sa mère :

— Maman, pourquoi ça n'arrive qu'ici ? Dieu ne peut rien faire ?

Elle était élevée dans une famille chrétienne. On lui apprit que Dieu comblait nos vies et prenait soin des humains. Sa mère ne sachant pas quoi dire, se mit à lui raconter pourquoi ces envahisseurs tuaient et violaient sans aucun scrupule ;

— Ma fille, c'est une situation qui n'a pas commencé aujourd'hui, on la vit il y